

Alain ANTIGNY

# Dans la peau d'Astrid

Tome 2

Éditions ThoT



Alain Antigny est le cadet d'une famille de trois enfants. Il vit avec sa femme et ses enfants dans le Gard, où il exerce des fonctions administratives au sein de la Police nationale. C'est à la suite d'un pari qu'il se découvre une passion pour l'écriture et son premier roman, intitulé *Dans la peau d'Astrid*, paraît aux éditions ThoT en 2011. Fort de l'intérêt que lui portent les lecteurs de ce premier volet, il décide d'écrire la suite et de ressusciter son « héros-héroïne » pour de nouvelles aventures.

POULET MAYONNAISE  
Lundi 10 juin, 9 heures

Ce matin, Maxence est de mauvais poil. Le temps pourri de ces derniers jours et la rosée du matin ont eu raison de la batterie et il a dû faire appel à son voisin pour démarrer sa Twingo avec les câbles. Résultat de l'histoire, il est arrivé à la bourre au commissariat. Non pas qu'il soit à cheval sur les horaires, mais il devait à tout prix entendre un témoin important dans une affaire supposée de trafic de cigarettes. Le quidam en question n'est autre que le patron de la société Mile's, grosse entreprise de chaussures de sport en phase de concurrencer le numéro un mondial, rien que ça. Le type n'a pas daigné attendre plus de dix minutes dans les locaux et *basta* ! Nouvelle convoc', engueulade probable du dirlo, retard sur l'enquête, ça promet.

De plus, son ordinateur refuse obstinément d'accepter son mot de passe. Il tape un grand coup sur le clavier et deux ou trois touches sautent en l'air.

— C'est pas vrai ! C'est ma fête aujourd'hui !

Il cramponne le téléphone en souhaitant ardemment que celui-ci fonctionne.

— Thomas ? Tu peux venir, j'ai un blème.

Thomas est le responsable informatique départemental et a son QG dans les locaux. Autrefois informaticien dans une boîte parisienne, il a dû se reconvertir dans le fonctionnariat quand son

patron a mis la clé sous la porte pour aller vivre des jours meilleurs loin des frontières de l'hexagone, en emportant au passage la totalité des bénéfices de la société.

— Pas tout de suite, Max. J'ai le patron qui veut que je pose une puce dans la console de son gamin. Ça urge, tu t'en doutes. J'arrive dès que j'ai fini.

Dégoûté par ce début de journée, Max se résigne à descendre boire un café à la salle de repos. La machine à café est bien la seule chose qui fonctionne dans ce gourbi ! En arrivant, il tombe sur Élise, joli brin de fille d'origine antillaise, lieutenant de police comme lui, en grande discussion avec le boss. Celui-ci lui saute dessus aussitôt.

— Bravo Fournier ! Saint-Arnoux est venu, mais vous n'étiez pas à votre poste ! Il a été suffisamment patient pour perdre un quart d'heure sur son emploi du temps sans que vous ne donniez signe de vie ! Vous me ferez un rapport à ce sujet avant midi !

Là-dessus, il tourne les talons et sort non sans avoir vidé son gobelet d'un trait.

— Tu attaques bien la journée, ironise Élise. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Oh rien. La bagnole en panne, c'est tout. Tu prends un chocolat ?

Sans attendre l'assentiment de sa collègue, il met une pièce et sélectionne la boisson.

Tout en soufflant sur sa tasse, elle attaque :

— J'ai peut-être un tuyau pour toi.

Max attend que son gobelet descende et demande :

— Pour les cigarettes ?

— Non, trafic de coke. Mais c'est peut-être lié.

À son tour, il souffle sur la boisson.

— Vas-y, je t'écoute.

— C'est idiot, et ça n'a sûrement aucun rapport, mais voilà :

samedi dernier, je suis allée me promener du côté du centre Pompidou. Je suis passée par hasard devant une des boutiques des cousins Boncœur, tu connais ?

— Oui, oui, les Sénégalais.

— Deux femmes en sortaient, accompagnées des cousins. Ils semblaient proches, car ils se sont embrassés comme du bon pain.

— Continue.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je les ai suivies. Elles ont pris un taxi. J'ai relevé le numéro et j'ai pu retrouver leur destination. Un appartement de luxe qui donne sur le Champ-de-Mars.

— Les cousins ont de bonnes relations, à ce que je vois. Mais ça mène où, tout ça ?

— Attends, je n'ai pas fini. L'appartement appartient à une certaine Gaëlle de la Courtine, copropriétaire d'un restaurant du côté de Rodez depuis environ deux ans.

— Je suppose que l'autre copropriétaire est la femme qui l'accompagnait ?

— Exact, et tu ne vas pas en croire tes oreilles. Elle s'appelle Olga Evanovitch, arrière-petite-fille d'un opposant au régime de Staline.

— Dis donc, t'as fouiné dur sur ce coup !

— Laisse-moi finir. Pour acheter le resto, elle a vendu sa propriété à Tours, un hôtel particulier en centre-ville qui vaut une petite fortune.

— C'est pas là-bas que Jean-Louis Boncœur exerçait comme taxi ?

— Oui, et c'est probablement là qu'ils se sont connus.

— Intéressant, mais quel rapport avec le trafic de drogue et Saint-Arnoux ?

— L'autre femme ! Contrairement à Evanovitch, elle semble débarquer de nulle part, un peu comme si sa vie avait commencé à Tours il y a une douzaine d'années.

— Une espionne venue de l'Est ? ironise Maxence.

Élise ricane.

— Bien mieux que ce tu peux imaginer, rétorque-t-elle.

Elle pose son gobelet et va fermer la porte de la salle de repos.

Puis en baissant le ton :

— Gaëlle de la Courtine est en fait un homme.

— C'est quoi ce délire ?

— ÉTAIT un homme, avant son accident sur l'autoroute.

— Je ne comprends rien à ton charabia, tu peux être plus claire ?

— Rappelle-toi, bon sang ! L'histoire du mec opéré par le professeur Anderson, à Tours ! Ça avait fait un pataquès dans les journaux. Une première dans la transplantation d'un cerveau humain. Les identités avaient été gardées secrètes, mais les associations avaient crié au charron. Et en plus, le type s'est retrouvé dans la peau d'une femme ! De plus, Olga Evanovitch travaillait en proche collaboration dans l'équipe du professeur Anderson !

Maxence avale une gorgée tout en fronçant les sourcils.

— Tu veux dire que c'est lui que tu as vu sortir de chez Boncœur ?

— Elle, tu devrais dire.

— Attends, attends ! Après tout, il n'y a rien de répréhensible là-dedans. Le type a subi une lourde opération malgré lui. Il devient une nana, se tape l'infirmière, pourquoi pas, et fait la connaissance des cousins Boncœur. Je ne vois toujours pas le lien avec le trafic de coke.

— Hé, hé, Saint-Arnoux, bien sûr ! Avant son accident, Gaëlle de la Courtine s'appelait Gaël Séverin, directeur adjoint de la société Mile's. La boucle est bouclée !

Maxence s'assoit sur la table, et balance ses jambes en regardant le carrelage, signe d'une intense réflexion. Putain, quelle mayonnaise !

— Ça ne prouve rien, tout ça. Seulement que Saint-Arnoux et les cousins Boncœur sont susceptibles de se connaître, rien de plus.

— Tu écoutes les infos comme tout le monde Max. Un gros réseau de trafic de cocaïne a été démantelé au Maroc la semaine dernière, principalement à Marrakech et Rabat.

— En effet, je m'en souviens, et alors ?

— Saint-Arnoux possède deux antennes situées dans ces villes, précisément. De plus, il semblerait que ce soit Gaël Séverin qui devait chapeauter celles-ci s'il n'avait pas eu son accident.

— Et tu te dis que Saint-Arnoux a les épaules suffisamment solides pour ne pas se contenter d'un simple trafic de cigarettes.

— Tout juste, Auguste !

— C'est bien beau tout ça, reconnaît Maxence, mais qu'est-ce que tu as de concret pour alimenter ta jolie théorie ?

— Eh dis donc Max, je t'ai bien dit que j'avais peut-être un tuyau, c'est tout !

— T'as fait du bon boulot, reconnaît celui-ci. Je te revaudrai ça un de ces quatre.

Maxence se lève et va pour remonter à son bureau, mais elle se met devant lui.

— T'en es où, Max ?

— C'est pas le pied en ce moment, grimace-t-il. Carole est partie chez ses parents avec les gosses pour les vacances. Je ne sais pas si elle reviendra à la fin du mois.

— Tu devrais profiter de leur absence pour te changer les idées. Faire le point, sortir, changer d'air. Tiens, tu pourrais descendre en Aveyron voir à quoi ressemble le resto des deux filles. Tu devrais même en parler au patron, ça le calmera et tu pourrais peut-être bénéficier de congés « aouf » pour le bien de l'enquête.

— Merci, Lise, t'es gentille. Je vais y penser.

Cette fois-ci, Max prend la direction des escaliers, mais elle l'interpelle à nouveau.



— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

Maxence sait ce qu'Élise sous-entend. Elle a toujours eu le béguin pour sa pomme. Si elle lui a filé le tuyau, c'est uniquement pour attirer son attention. Il se dit que si sa femme le largue, elle lui offrira une porte de secours sans condition. Cette idée lui remonte le moral et il retourne à ses occupations d'un pas plus léger.

DANS LE CŒUR D'OLGA  
Mardi 11 juin, 6 heures

... Ne vous déplaie, en dansant la Javanaise, nous nous aimions, le temps d'une chanson...

J'ouvre les yeux et fixe le radio-réveil. Six heures. J'appuie sur l'interrupteur pour couper Gainsbourg. Olga remue et s'étire doucement à mes côtés. La chanson continue de tourner dans ma tête. Je me souviens de l'autoroute cette nuit-là, juste avant le choc. Je tripotais les boutons de la radio pour trouver quelque chose de moins lancinant. Et puis plus rien. Ce jour-là, j'ai quitté mon corps de mec pour un autre, ô combien différent ! Cela va faire douze ans que je vis dans la chair de cette femme, dans la peau d'Astrid devrais-je dire, et si Olga n'avait pas été là dès le premier jour, je crois bien que je ne m'en serais jamais remis. Elle a su me faire apprécier mon nouveau moi comme personne d'autre. Je l'aime plus que tout au monde.

— Tu ne te lèves pas, mon amour ?

Olga se tourne et me sourit, comme toujours. Je ne résiste pas et l'embrasse du bout des lèvres.

— J'ai entendu *La Javanaise*, ça m'a rappelé de mauvais souvenirs.

Elle passe sa main dans mes cheveux et me fait un bec, puis me pousse hors du lit.

— Allez lève-toi feignasse, on a du pain sur la planche.

Je chute sur la moquette, les bras en croix, attendant qu'elle me rejoigne. Mais sa tête apparaît dans mon champ de vision, de l'autre côté du lit.

— Non, non, non, pas de câlins ce matin, ricane-t-elle, en agitant son index.

— Tu vas à Rodez à cette heure ?

— Je n'en ai pas pour longtemps. Je récupère les nouvelles nappes et je reviens dare-dare. On pourra les installer pour midi.

Quelque peu frustrée, je me relève et la suis dans la cuisine. Comme toujours, elle se balade nue dans la maison et je la contemple d'un œil admiratif, un peu envieux aussi. À quarante ans, elle n'a pas pris une ride, pas un brin de cellulite. Chapeau bas ! Elle se penche en avant pour accrocher les volets, la vue est imprenable ! Je ne résiste pas et me colle à elle tout en lui caressant les épaules. C'est mon côté mec qui reprend le dessus, je n'y peux rien.

Elle se laisse faire un instant, puis se tourne et m'enlace.

— Tu as si envie que ça ?

— Non, je fais seulement semblant, mais reconnais que c'est bien imité.

Olga sourit et m'embrasse dans le cou.

— Si tu veux, tout à l'heure, quand je serai revenue, on retourne se glisser sous la couette.

Tout en parlant, ses doigts descendent effleurer la pointe de mes seins, ce qui n'arrange rien à mon désir matinal. Mordillant son lobe, je lui susurre :

— Tu vas te casser le nez en arrivant si tôt. Les magasins n'ouvrent pas avant neuf heures.

Et d'enfoncer ma langue dans le creux de son oreille. Elle frémit et gémit de plaisir, avant de me repousser doucement. Sa voix chaude me distille des promesses.

— Attends sous les draps, plus tôt je pars et plus vite je te rejoins.